



LE CINÉ-CLUB

La leçon de cinéma

« *OZU, le plus zen des cinéastes ...* »

LE FILM



« Veuf, Shuhei Hirayama approche de la retraite et vit toujours avec sa fille Michiko qui est en âge de se marier. Le père comme la fille repoussent l'échéance, l'un craignant la solitude et l'autre la culpabilité de l'abandon. Après le travail, Hirayama a l'habitude de retrouver des amis autour d'un verre. Un soir, l'un d'eux lui propose un gendre pour sa fille, mais le père hésite... »

Ultime film d'Ozu sorti en 1963 **Le goût du saké** revient sur son sujet de prédilection : le dernier acte d'éducation que les parents doivent transmettre à leurs enfants, à savoir les séparer d'eux. Il reprend exactement la même situation du père veuf de **Printemps tardif** (1949) qui cherche à marier sa fille ayant passé l'âge normal de le faire. Le thème enrichi par tout un jeu d'échos autour des divers personnages et par une critique sociale très présente à l'arrière-plan dans un Japon en passe de retrouver la sclérose hiérarchique que l'immédiate après-guerre avait permis de bousculer. Les quelques plans fixes illustrent le passage du temps que les personnages doivent accepter pour être en symbiose avec le monde. Ozu n'avait pas l'intention de faire un film testamentaire lorsqu'il entreprend **Le goût du saké**, mais la reprise d'un thème où la méditation sur le temps et les mutations nécessaires et douloureuses cohabitent avec un contexte social et historique lui confère cependant cette dimension. Ce film est également le plus simple de tous, dénué de tension, laissant à la musique le rôle de dire, que rien n'est tragique, même la tristesse qui domine la tonalité du film. Traitée avec une ampleur inégalée l'œuvre conserve une très grande rigueur dans le travail, une lucidité et un réalisme poignant. « Tout est à sa place, rien n'est de trop et le film ressemble à un cours d'eau suivant un chemin sans obstacles majeurs depuis une source d'une limpidité exemplaire ». Par un souci de communication « Le goût du saké » a été préféré au titre original dont la traduction signifiait « Le goût du poisson d'automne ».

Le Goût du saké a remporté le prix de la meilleure photographie, le prix du meilleur second rôle masculin pour Eijirô Tono et le prix du meilleur second rôle féminin toujours pour Kyôko Kishida au Mainichi Film Concours, premier festival de cinéma du Japon.

LE REALISATEUR



Né à Tokyo le 12 décembre 1903 mais élevé à Matsusaka non loin de Nagoya dès l'âge de 10 ans Ozu se prend de passion pour le cinéma notamment américain et européen après avoir vu le film muet **Civilisation** (1915) de Thomas Ince. Dès lors il découvre des cinéastes tels que Chaplin, Keaton ou son réalisateur préféré Ernst Lubitsch et son film **L'homme que j'ai tué** (1931). A 19 ans, ayant échoué à l'examen d'entrée à l'Ecole supérieure de commerce de Kobe, sur relation il rejoint les studios Shochikû comme assistant réalisateur. Dès 1927 il met en scène son premier film, **Le Sabre de pénitence**, collaborant pour la première fois avec celui qui deviendra son scénariste attitré : Kôgo Noda. Ses réalisations muettes dénotent l'influence du cinéma américain et européen, citant entre autre Jean Marais ou Gérard Philippe comme modèles de la beauté. Au milieu des années 1930, souvent entouré de la même équipe technique et des mêmes acteurs, s'investissant dans les très populaires shomin-geki il devient l'un des réalisateurs les plus célèbres du Japon. Aussi talentueux dans la comédie ou le drame en passant par le film noir, dans un genre comme dans l'autre, il s'attache à traiter de la vie familiale japonaise, témoin des bouleversements sociaux de l'époque. En 1937 il est mobilisé et sert pendant vingt mois en Chine. En 1943 il se voit confier la réalisation d'un film de propagande dont il ne tournera que quelques plans, préférant attendre une capitulation inévitable. Fait prisonnier à Singapour, il ne rentre au Japon qu'en 1946. Il affine alors ses réalisations, avec des films tels que **Le goût du riz au thé vert** (1952) et surtout **Voyage à Tokyo** (1953) souvent considéré comme son chef-d'œuvre qui le révélera en occident. Ses films sont alors de plus en plus épurés, en s'éloignant des pratiques occidentales, sa manière de filmer (plan moyen fixe, caméra à la hauteur d'un homme assis) et de conduire la narration donnent à sa mise en scène un sens incomparable de l'espace et de la présence humaine. Avec l'apparition tardive de la musique et de la parole, puis beaucoup plus tard de la couleur, le cinéma d'Ozu se transforme en un cinéma d'état jusqu'à devenir dans les grands films, la vision et l'écoute de l'impermanence. De 1949 jusqu'à son décès survenu le 12 décembre 1963 jour de son 60^{ème} anniversaire, il réalise treize films qui sont autant de démonstrations réussies d'une harmonie entre un propos humaniste et une mise en scène parfaitement nuancée.

Ayant réalisés 54 films (parmi lesquels 35 muets tournés entre 1927 et 1936, dont 17 sont aujourd'hui considérés comme totalement perdus) l'œuvre d'Ozu reste presque inconnue en France jusqu'en 1978 quand trois films sortent sur les écrans français : **Voyage à Tokio**, **Fin d'automne** (1960) et **Le goût du saké** (1963).